

## LA STRUCTURE PROFESSIONNELLE DE MONTRÉAL EN 1825<sup>1</sup>

JEAN-PAUL BERNARD  
PAUL-ANDRÉ LINTEAU  
JEAN-CLAUDE ROBERT  
*Groupe de recherche sur la société  
montréalaise au 19<sup>e</sup> siècle*

L'histoire économique et sociale du Québec ou du Bas-Canada dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle a fait des progrès importants au cours des dernières années. Les œuvres de synthèse de Ryerson, de Ouellet et de Wallot et Paquet, les études plus spécialisées de Dubuc, de Tulchinsky et de nombreux autres historiens ont singulièrement aidé à comprendre cette société québécoise à une étape importante de son histoire. La monographie d'histoire locale ou régionale permet d'étudier systématiquement et en profondeur une société. Dans ce contexte l'histoire de Montréal permet d'examiner dans un espace plus restreint des questions qui concernent l'ensemble de la société.

La structure professionnelle représente certainement un aspect significatif dans la plupart des études d'histoire sociale. L'examen de cette structure à Montréal constitue l'objet du présent texte. Nous ne présenterons ici qu'une vue en coupe instantanée pour 1825. La nature des sources, que nous expliquons plus bas, a influencé le choix de cette méthode qui permet une analyse détaillée, à un moment précis. Il va de soi qu'il faudra, dans une étape ultérieure de la recherche, rapprocher cette vue statique d'autres portant sur des étapes postérieures et aussi mettre en rapport la profession et certaines variables socio-économiques.

---

<sup>1</sup> Ce texte est la version remaniée d'une communication présentée au congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, en octobre 1974. Il s'inscrit dans le cadre des travaux du Groupe de recherche sur la société montréalaise au 19<sup>e</sup> siècle (GRSM) effectués avec l'appui financier du Ministère de l'Éducation du Québec (Programme de formation de chercheurs et d'action concertée) et du Conseil des Arts du Canada. Nous remercions nos assistants de recherche et en particulier Claude Théoret, Monique Frappier, Pierre Brouillard et Margaret Heap. Nous remercions également le personnel du service de l'informatique de l'UQAM, particulièrement Jacques Tellier et Gilles Boisvert.

Une telle démarche permet de voir la situation de Montréal<sup>2</sup> en 1825. C'est encore essentiellement une ville mercantile où la révolution industrielle n'a pas encore fait sentir ses effets bien que des signes avant-coureurs se manifestent déjà.

Notre étude comprend trois parties. Nous présentons d'abord la répartition des professions d'après les grands secteurs d'activité économique, examinant tour à tour le commerce et les transports, la fabrication, puis les autres secteurs. Nous nous pencherons ensuite sur deux aspects particuliers du monde du travail : le travail féminin et l'apprentissage. En troisième lieu nous examinerons la répartition spatiale des professions et les spécialisations respectives de la ville et des faubourgs. Mais auparavant il est utile de préciser la nature des sources et de poser certains problèmes de définition.

Le problème de l'accès à des données suffisamment précises sur les professions a jusqu'ici constitué un sérieux handicap à l'étude du monde du travail dans le Québec de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Des documents de Jacques Viger permettent de faire progresser nos connaissances en ce domaine. Viger avait été chargé, avec Louis Guy, d'effectuer le recensement de l'île de Montréal en 1825. Ce recensement, décrété par le gouvernement du Bas-Canada, visait avant tout à établir des chiffres de population par groupe d'âges et par sexe. Il ne contenait aucune question relative à la profession. Or Viger a, de sa propre initiative, recueilli cette information. C'est en fait, un véritable recensement parallèle que Viger a réalisé, recueillant beaucoup plus d'informations que n'en exigeait le gouvernement et s'intéressant en particulier, outre à l'âge et au sexe, au statut dans la famille, à l'origine ethnique, à la religion et à la profession. À partir de ce travail Viger a rempli les tableaux gouvernementaux en gardant pour lui toutes les informations supplémentaires.

---

<sup>2</sup> Le territoire examiné ici est celui de la ville de Montréal (dans les textes de loi : la Cité de Montréal) délimité par la proclamation de 1792. Il comprend la vieille ville du régime français et les faubourgs de Québec ou Sainte-Marie, Saint-Louis, Saint-Laurent (quartiers est et ouest), Saint-Antoine, Saint-Joseph ou des Récollets, Sainte-Anne, ainsi que la Pointe-à-Callière. Sur les divisions territoriales à Montréal, voir Paul-André Linteau et Jean-Claude Robert, « Les divisions territoriales à Montréal au 19<sup>e</sup> siècle », Groupe de recherche sur la société montréalaise au 19<sup>e</sup> siècle, *Rapport 1972-1973* (Montréal 1973), 31 p.

Nous avons pu retracer cinq versions de ce recensement correspondant à autant d'étapes du travail des recenseurs.<sup>3</sup> La troisième — le *Livre de dépouillement* — et la quatrième — qui est la version finale — présentent en annexe une compilation des effectifs des professions dans les différentes parties — vieille ville et faubourgs — de la ville de Montréal. Des tableaux présentent le total des effectifs de chaque profession. Ils ont fait l'objet d'une compilation distincte du reste du recensement, de sorte qu'il n'est pas possible de connaître la profession de chaque individu; les résultats se présentent au niveau agrégé.

Dans le cadre de cette étude nous avons retenu la liste contenue dans la version finale. Elle présente quelques variantes par rapport aux données du livre de dépouillement: Viger a parfois regroupé certaines appellations ou corrigé certains chiffres. Les différences sont mineures et l'écart de moins de 0.4%. Nous soulignerons dans le texte les quelques modifications qui sont significatives.

Deux études ont touché au problème qui nous occupe. Déjà, en 1940, Aegidius Fauteux s'est servi de la version finale, mais il s'en est tenu à quelques chiffres généraux.<sup>4</sup> Son travail est surtout connu par l'usage qu'en a fait le géographe Raoul Blanchard.<sup>5</sup> Plus récemment, Fernand Ouellet a effectué une première percée dans l'étude des professions à Montréal en utilisant d'autres sources, soit les *Directories* de 1819 et de 1843-44 ainsi que le recensement de 1831.<sup>6</sup> Les deux premières présentent, comme le souligne Ouellet, de sérieuses déficiences et les milieux populaires y sont sous-représentés; le recensement de 1831 est, à cet égard, plus systématique et plus complet. Toutefois ces trois sources ne fournissent les professions que pour les chefs de ménage, ce qui laisse dans l'ombre une bonne partie des travailleurs, en particulier les apprentis et les domestiques. Il manque donc jusqu'à maintenant une information systéma-

---

<sup>3</sup> Sur l'histoire de ce recensement, voir Paul-André Linteau et Jean-Claude Robert, «Un recensement et son recenseur: le cas de Montréal en 1825», *Archives*, 8, 2 (septembre 1976): 29-36. La partie la plus riche de la documentation de Viger se trouve dans le fonds Viger-Verreau, aux archives du Séminaire de Québec. Nous tenons à remercier M. Claude Perrault qui nous a communiqué une copie de la version finale du recensement de Viger.

<sup>4</sup> Aegidius Fauteux, «Montréal il y a un siècle», *Canadiana*, 1 (1940): 3-10.

<sup>5</sup> Raoul Blanchard, *L'Ouest du Canada français. Montréal et sa région* (Montréal, Beauchemin, 1953), 229-230.

<sup>6</sup> Fernand Ouellet, «Structure des occupations et ethnicité dans les villes de Québec et de Montréal (1819-1844)», *Éléments d'histoire sociale du Bas-Canada* (Montréal, HMH, 1972), 177-282.

tique sur l'ensemble de la population active montréalaise et les compilations de Viger permettent de combler cette lacune.

Nous ne nous sommes pas limités à ces sources de Viger. Nous avons examiné systématiquement les récits et les études des voyageurs et des témoins de l'époque. La *Gazette* et le *Herald* de 1825 ont été dépouillés, tant au plan du contenu rédactionnel qu'à celui des annonces. Les archives des juges de paix, de la Maison de la Trinité, du *Committee of Trade* ont fait l'objet d'un examen. De toutes ces sources se dégage un premier portrait, certes non définitif, de la structure professionnelle à Montréal en 1825.

Le travail de Viger nous permet de cerner la population active. Sur les 22,540 habitants que compte Montréal en 1825, nous connaissons la profession de 8,656 personnes, soit 38.4% de l'ensemble. Cette proportion est supérieure à celle mesurée dans les quatre recensements subséquents. Encore en 1871, la proportion n'atteint que 35.5%. Cependant ce chiffre doit être encore inférieur à la réalité de la population active, notamment parce qu'un grand nombre de jeunes n'auraient pas été inclus dans le recensement. À titre de comparaison, F. Bédarida évalue la population active de Londres en 1851 à 47.3% de la population totale.<sup>7</sup> De son côté, Jean-Pierre Viennot établit ce pourcentage à 64% pour Dijon en 1851; il souligne toutefois qu'il s'agit là d'un chiffre élevé dans le contexte français, bien que normal pour une ville d'immigration.<sup>8</sup>

Dans l'état actuel de la question, il nous apparaît pour le moins hasardeux de risquer un chiffre sur la population active montréalaise en 1825; chose certaine 38.1% nous apparaît trop faible. Pour expliquer cette carence, il faudrait peut-être mettre en cause la nature de l'emploi, plus précisément l'existence d'occupations mal définies et mal recensées comme celle de ramoneur ou encore de balayeur de rue, activités souvent exercées par des enfants et jamais recensées.

Malgré ces lacunes, le recensement de Viger est supérieur à l'ensemble des recensements bas-canadiens de l'époque, parce que Viger n'a pas retenu exclusivement l'emploi des chefs de ménage. Même si nous n'avons pas la totalité de la population active, nous utiliserons ce terme dans le texte pour désigner l'effectif total des professions recensées.

---

<sup>7</sup> F. Bédarida, «Londres au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle», *Annales ESC*, 23, 2 (1968): 268-295.

<sup>8</sup> J.-P. Viennot, «La population de Dijon d'après le recensement de 1851», *Annales de démographie historique* (1969): 253.

On ne peut parler de la population active sans souligner au passage l'importance de la morte-saison. Elle est courante dans toutes les villes au XIX<sup>e</sup> siècle. À Montréal l'effet est aggravé par la rigueur du climat et la longueur de la saison. Les statistiques disponibles ne permettent pas de mesurer ce chômage saisonnier.

## A — LES PROFESSIONS ET LES SECTEURS D'ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE

Montréal est encore, en 1825, une ville aux proportions modestes. Elle n'en est pas moins, avec ses 22,540 habitants, la plus peuplée de la *British North America*. Montréal connaît à ce moment une phase d'expansion contrastant avec la croissance lente, presque la stagnation, qui la caractérisait au XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, depuis 1805, le taux de croissance de la population de la ville dépasse celui de l'ensemble du Bas-Canada. Stimulée par la guerre, la croissance s'est ensuite maintenue grâce à une immigration considérable. Entre 1805 et 1825 le taux de croissance annuel de la population atteint 4.7% et de 1825 à 1831 il se maintient à 3.2%.<sup>9</sup>

L'aspect physique de la ville évolue peut-être de façon moins rapide. D'ailleurs cette ville provinciale n'impressionne guère ceux qui l'abordent. Tous sont saisis par l'image des reflets du soleil sur les toits de tôle mais là s'arrête l'émerveillement. Au total, la plupart nous livrent le portrait d'une ville assez terne, comme le voyageur qui écrit :

The city, unfortunately, does not gain much upon you by a nearer inspection. The streets are for the greater part most inconveniently narrow, and the foot-walks in many places incumbered with cellar doors and other projections. The dark coloured limestone of which the houses are built, has a dull effect, and the massive iron shutters, folded back from almost every window and door, considerably increase the gloom.<sup>10</sup>

Une certaine différence existe entre la vieille ville du régime français et ses anciens faubourgs. Certes la disparition des murailles, quelques années auparavant, a rendu plus difficile la distinction

<sup>9</sup> J.-P. Bernard, P.-A. Linteau et J.-C. Robert, « La croissance démographique et spatiale de Montréal, dans le 1<sup>er</sup> quart du 19<sup>e</sup> siècle », *GRSM, Rapports et travaux 1973-1975* : 15-23.

<sup>10</sup> John M. Duncan, *Travels through parts of the United States and Canada in 1818 and 1919* (1823), 151-152.

mais les matériaux perpétuent les différences. La vieille ville est construite principalement en pierre alors que les édifices des faubourgs sont surtout en bois.

La vieille ville reste le cœur de la cité. Là se concentrent l'activité portuaire et commerciale, les services tant gouvernementaux que religieux et là résident la plupart des bourgeois montréalais. À cause de ses dimensions réduites, elle n'abrite plus que le cinquième de la population totale. Les autres habitants se sont installés dans les anciens faubourgs qui sont, depuis 1792, partie intégrante de la municipalité. Ce sont donc ces quartiers périphériques qui absorbent le gros de l'accroissement de la population, depuis le début du siècle. Construit de façon désordonnée, ce nouveau tissu urbain s'oriente dans plusieurs directions à la fois, autour des principaux axes routiers.<sup>11</sup>

Notre première préoccupation ici est d'articuler l'inventaire des professions à la structure économique de la ville. Montréal, avons-nous dit, est alors une ville mercantile. Les récits des voyageurs et les écrits des autres témoins de l'époque sont unanimes à identifier l'activité commerciale comme le secteur le plus important de l'économie montréalaise. C'est là la fonction urbaine dominante, celle qui sous-tend la croissance de la ville. Blanchard résume bien cette situation :

Or ce n'est pas l'industrie qui épaula cette montée: cette forme d'activité est encore embryonnaire. Des charpentiers, des maçons, des cordonniers, des tonneliers, forgerons, tanneurs, boulangers, tailleurs, bref des artisans: voilà les métiers qu'énumère un recensement de 1825, et aussi un groupe compact d'aubergistes: un par 180 têtes! La manufacture n'apparaît qu'avec une extrême discrétion. L'Anglais Molson, qui est un homme entreprenant, organise en 1782 une modeste brasserie; deux autres de ces établissements apparaissent en 1811. Le XIX<sup>e</sup> siècle naissant voit s'ouvrir une petite minoterie, puis un atelier de quincaillerie en 1802, une fonderie en 1820, une cordonnerie en 1824. Au bord du fleuve, le chantier de bateaux Munn démarre en 1806. Tout cela est proprement insignifiant; ce qui seul compte, dans le Montréal d'alors, c'est le commerce.<sup>12</sup>

---

<sup>11</sup> Voir Paul-André Linteau et Jean-Claude Robert, « Propriété foncière et société à Montréal: une hypothèse », RHAF, 28, 1 (juin 1974): 45-65. La carte dressée par John Adams, en 1825, et reproduite en annexe à l'article précité, montre bien l'expansion physique de la ville et situe l'état de l'occupation du territoire.

<sup>12</sup> Raoul Blanchard, *Montréal et sa région*, 228-229.

TABLEAU I  
*Effectifs professionnels par secteur*  
 Ville de Montréal — 1825

	<i>n</i>	<i>%</i>	<i>%</i>
1 — Commerce	860		9.9
2 — Transport	298		3.4
3 — Fabrication alimentaire	251	2.9	
métaux	242	2.8	
matériel de transport	139	1.6	
vêtement	373	4.3	
cuir	404	4.7	
bois	275	3.2	
divers	179	2.1	
<i>Total</i>	<u>1,863</u>		<u>21.5</u>
4 — Construction	892		10.3
5 — Professions libérales	173		2.0
6 — Clergé	122		1.4
7 — Services enseignement	81	0.9	
restauration et hôtellerie	176	2.0	
arts et spectacles	37	0.4	
divers	137	1.6	
<i>Total</i>	<u>431</u>		<u>5.0</u>
8 — Fonction publique	71		0.8
9 — Agriculture	152		1.8
10 — Journaliers	1,575		18.2
11 — Domestiques	1,935		22.4
12 — Rentiers	266		3.1
13 — Divers	18		0.2
<i>Grand Total</i>	<u>8,656</u>		<u>100</u>

SOURCE: *Dénombrement du comté de Montréal fait en 1825 ...*

Blanchard cependant marginalise peut-être trop allègrement le secteur de la fabrication.<sup>13</sup> Même s'il n'en est qu'à l'étape artisanale,

<sup>13</sup> *Ibid.*, 268-269.

celui-ci emploie une partie appréciable de la main-d'œuvre et constitue un secteur-clé de l'économie montréalaise. Cette ampleur même indique d'ailleurs que la fabrication réalisée à Montréal ne répond pas seulement aux besoins strictement locaux.

Le tableau I présente une répartition des effectifs des professions selon les grands secteurs de l'économie. Il faudrait se garder toutefois d'y voir un indice clair du poids respectif de chaque secteur dans l'économie montréalaise. En effet, plus de 40% de la main-d'œuvre occupe des emplois (journaliers et domestiques) mal définis quant aux secteurs où ils s'exercent. Nous savons, par exemple, que le commerce et le transport utilisent abondamment les services des journaliers et, dans une certaine mesure, des domestiques.

Dans sa compilation globale (voir le tableau en annexe), Viger a retenu 217 professions qui, dans 36 cas, se doublent de la présence d'apprentis ou d'étudiants. On dénombre 8,656 individus au sein de cette population active recensée. Examinons maintenant, secteur par secteur, les effectifs des professions.

### 1. *Le commerce et les transports*

L'activité commerciale s'exerce à trois niveaux. Il y a d'abord le commerce international, surtout impérial. La plupart des grands importateurs œuvrant au Canada sont installés à Montréal. Ils font venir de Grande-Bretagne un grand nombre de produits manufacturés. Les annonces dans les journaux, décrivant les plus récents arrivages mis en vente par les marchands et encanteurs permettent de dégager les types de produits importés: les tissus de toute nature, les vins et spiritueux, les produits alimentaires exotiques (sel, sucre, épices, etc.), la vaisselle et la verrerie, les outils et autres produits de quincaillerie.<sup>14</sup>

Du côté des exportations le commerce des fourrures a perdu de son importance avec la fusion de la compagnie de la Baie d'Hudson et de celle du Nord-Ouest en 1821. Il n'y a pas de césure. Sa place dans l'économie montréalaise a décliné graduellement, et en 1821, les autres activités commerciales ont pris une telle importance, que la transition n'est pas trop douloureuse.<sup>15</sup> En 1825 Montréal compte encore 60 personnes désignées comme voyageurs, sans autre préci-

<sup>14</sup> Voir le *Montreal Herald*, 1825, passim.

<sup>15</sup> Fernand Ouellet, *Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850* (Montréal. Fides, 1966), 247-248; 608.

sion, indice que la fourrure n'est pas tout à fait disparue du paysage. Ce sont là des effectifs bien minces (0.7%) dans l'ensemble des professions.

Montréal est le lieu de passage obligatoire des exportations venant du Haut-Canada et de l'ouest du Bas-Canada: produits agricoles et potasse. Le commerce de la potasse, qui atteint un sommet de 1825<sup>16</sup> paraît assez important à Montréal. Viger a recensé 6 hangars à potasse et 5 personnes exerçant la profession de fabricant de ce produit. Quant aux exportations de bois à destination de l'Angleterre elles se font surtout par Québec et les expéditions de bois de Montréal à destination des États-Unis ne s'amorceront vraiment qu'au début des années 1830. Du côté américain, des producteurs de la région des Grands Lacs expédient des produits agricoles par Montréal, mais l'ouverture du canal Érié, précisément en 1825, remettra en cause ce circuit. Le Richelieu constitue enfin une voie d'échange entre Montréal et le nord-est des États-Unis.

Complémentaire des activités d'import-export, le commerce régional prend de plus en plus d'importance à Montréal. Le peuplement systématique de la plaine montréalaise et la colonisation du Haut-Canada sont à la base de cette évolution. La nouvelle répartition géographique de la population canadienne et le déplacement vers l'ouest du centre de gravité avantagent Montréal au détriment de Québec comme principal centre de distribution. Les importateurs et marchands de gros de Montréal (Viger en identifie 29) sont à la tête d'un réseau qui touche le Haut-Canada, le nord-est des États-Unis, la plaine de Montréal et même la ville de Québec. Le cas de Joseph Masson illustre bien cette réalité.<sup>17</sup>

À un troisième niveau on trouve le commerce local. Avec l'accroissement rapide de la population, les marchands détaillants ont vu leurs affaires progresser. On le constate d'après le nombre de marchands en détail (136) et d'épiciers (116), sans compter les boutiquiers qui assument à la fois la fabrication et la vente au consommateur. Ce commerce de détail attire non seulement la clientèle montréalaise, mais aussi les habitants des paroisses environnantes. Autre phénomène intéressant, la spécialisation. Plus d'une douzaine de produits ou groupes de produits sont écoulés par des marchands

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, 403-404. La potasse est un sous-produit des défrichements, obtenu à partir de la cendre.

<sup>17</sup> Henri Masson, *Joseph MASSON, dernier seigneur de Terrebonne, 1791-1847* (Montréal, 1972), 27-57.

spécialisés. Il y a des marchands de bois (11), de quincaillerie (14), de cuir (2), etc. Au total, cela fait plus de 400 marchands, encanteurs, épiciers et merciers. Ce nombre élevé de commerçants de toute nature est une indication de la taille restreinte de la plupart des magasins. Les employés du secteur commercial, essentiellement des commis, sont au nombre de 384 (4.4%), sans compter les nombreux journaliers et domestiques qui travailleraient dans le commerce et sur lesquels nous reviendrons. Le succès de l'activité commerciale est lié à l'existence d'un bon réseau de communications. En 1825 le Saint-Laurent reste encore la voie royale. Cependant la navigation y présente des difficultés que Blanchard a bien décrites.<sup>18</sup>

La construction de canaux en amont de Montréal et l'apparition des navires à vapeur sont de premiers éléments de solution. Mais la navigation sur le fleuve reste dangereuse, les gros océaniques ne peuvent se risquer au-delà de Québec et les installations portuaires de Montréal sont à peu près inexistantes. Voilà autant de défis pour la bourgeoisie montréalaise qui lance, à compter de 1825, une offensive pour obtenir la création d'une commission du port.

Si le Saint-Laurent est l'artère principale du commerce international de Montréal, les échanges régionaux et locaux s'appuient sur un réseau de communications dont il ne faudrait pas négliger l'importance. Nous pensons à la navigation sur les rivières, au réseau routier et aux bateaux-passeurs qui relie l'île à la terre ferme et permettent l'accès aux routes de l'intérieur.

En 1815, Bouchette relevait dix trajets de bateaux-passeurs autour de l'île. Le plus important, encore en 1825, est celui qui relie Montréal à Laprairie. Il est un chaînon de la communication avec New York, via le Richelieu. Vient ensuite le « traversier du roi » entre Montréal et Longueuil. Signalons également ceux des deux extrémités de l'île, l'un en direction de Québec, l'autre vers le Haut-Canada.<sup>19</sup>

Environ 3.4% de la population active a pu être rattachée au secteur du transport. Rappelons toutefois que ce secteur emploie un grand nombre de manœuvres, recensés comme journaliers, surtout dans le port, qui n'ont pas pu être comptés ici. Les 201 charretiers forment un groupe professionnel très intéressant que des sources autres que le recensement permettront peut-être d'étudier plus tard.

---

<sup>18</sup> Raoul Blanchard, *Montréal et sa région*, 235-250.

<sup>19</sup> J. Bouchette, *A Topographical Description of the Province of Lower Canada* (Londres, W. Faden, 1815), 162.

L'importance du commerce et du transport explique probablement le développement d'un secteur de fabrication du matériel de transport dont il sera question plus loin.

## 2. *La fabrication*

Le second secteur d'activité à Montréal est celui de la fabrication. Toutefois, avant de l'aborder, il nous semble important de bien situer l'évolution qu'il connaît à l'époque. Nous pouvons distinguer trois niveaux techniques de la production: le premier correspond à la production artisanale, le second à l'introduction de la division des tâches à l'intérieur d'une manufacture et le troisième à l'apparition de l'industrie moderne utilisant des machines et de nouvelles sources d'énergie.

Le secteur de la fabrication à Montréal est alors encore majoritairement un monde d'artisans et d'apprentis, de petits producteurs indépendants, qui s'engage néanmoins vers la manufacture par certaines de ses productions. On y relève à la fois le cinquième des effectifs et le tiers de professions. C'est donc dire que plusieurs activités ne sont exercées que par un petit nombre de producteurs. C'est dire aussi que la structure économique de Montréal s'est diversifiée pour répondre à la demande d'une population croissante. Les traits urbains s'en trouvent accentués.

Au sein du secteur de la fabrication nous avons procédé à des regroupements simples qui tiennent à la fois à la matière utilisée et à la nature de la marchandise produite. Le groupe du cuir (404 personnes) est le plus nombreux du secteur de la fabrication avec 22% des effectifs de celui-ci et 4.7% des effectifs totaux de la ville. En tête viennent les 279 cordonniers et leurs 49 apprentis. Ainsi la chaussure est déjà, en 1825, un secteur important de l'économie montréalaise. Avec de tels effectifs sa production ne se limite certainement pas au seul marché montréalais. Jacques Viger recense, en tout et pour tout, six ateliers de cordonnerie, ce qui permettrait de conclure à la présence d'une très forte concentration de main-d'œuvre. C'est sans doute le cas, encore qu'il nous soit impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, d'établir avec certitude la grandeur et l'importance des divers ateliers de cordonnerie. La ville ne compte que 35 tanneurs. C'est que cette activité s'exerce beaucoup plus dans la partie rurale de la paroisse de Montréal où Viger a relevé 95 autres tanneurs et 32 apprentis. Les selliers (33 artisans et 8 apprentis) complètent ce tableau du secteur du cuir.

Le vêtement (373 personnes) vient au deuxième rang. C'est, comme celui de la chaussure, un groupe caractéristique de l'industrie montréalaise déjà solidement implanté en ce début du XIX<sup>e</sup> siècle. Les couturières, modistes et tailleurs forment le plus gros des effectifs. La main-d'œuvre féminine y est abondante.

Le groupe de la fabrication alimentaire (251) suit avec 2.9% de la population active. Il s'agit d'un secteur composite où les petits producteurs côtoient des fabrications déjà engagées dans la manufacture. Comparons par exemple les bouchers, boulangers ou confiseurs aux brasseurs montréalais. Certains de ces derniers, et nous pensons ici aux Molson, ont déjà dépassé le stade de la production individuelle pour accéder au niveau de la manufacture. Évidemment, parmi les sept brasseries recensées par Viger, toutes ne sont pas de la taille de celle de John Molson; la majorité sans doute n'emploie qu'un brasseur, seuls les établissements plus considérables pouvant en occuper un plus grand nombre.

Dans le groupe des métaux (2.8%) émergent les 130 forgerons et leurs 18 apprentis. Il n'est pas possible de distinguer ceux d'entre eux qui travaillent en manufacture, à la fabrication de chaudières, de la masse des producteurs indépendants. D'ailleurs, à part quelques grosses fonderies, nous pensons ici à celle fondée par Silas Ward et qui deviendra la *Eagle Foundry*, la majorité de la production du secteur est destinée au marché local. La grande masse des forgerons est sans doute constituée de personnes exerçant le métier de maréchal ferrant ou exécutant des travaux courants. Cependant il ne faut pas perdre de vue les quelques machines à vapeur construites aux ateliers de Ward ou encore cette fonderie Bennet et Briggs, du faubourg Sainte-Marie, dont Viger nous dit qu'elle peut fabriquer « de gros ouvrages et des modèles pour fonte ». Notons également cette forge, située dans la partie ouest de la vieille ville dont notre recenseur dit qu'elle a cinq soufflets et emploie 30 hommes l'hiver. Ainsi, à côté du travail traditionnel de forge, on trouve une fabrication dont les méthodes et les techniques s'orientent vers des secteurs de pointe. Quant aux marchés desservis par l'ensemble des travailleurs du métal, il est varié: marché local, nous l'avons dit, mais aussi marché régional et, dans une modeste mesure, marché impérial.

Le groupe du matériel de transport (1.6%) rend compte de la présence de la construction navale à Montréal: 4 constructeurs, 87 charpentiers de navires, 3 calfats et un voilier. Ils forment à eux seuls plus des deux tiers des effectifs du groupe, les autres se consacrant à la réparation et à l'entretien.

crant à la fabrication de matériel roulant (charrons ou carrossiers). La construction navale, bien qu'elle n'atteigne pas à Montréal l'envergure qu'elle a pour la ville de Québec, n'en demeure pas moins importante. À titre de comparaison, forcément grossière, notons que Narcisse Rosa<sup>20</sup> estime que la moyenne annuelle de la production à Québec se situe, entre 1821 et 1830, à 25 navires. À Montréal, en 1825, on lance quatorze navires dont six de taille importante; à la fin de novembre on en compte huit en construction dans les chantiers.<sup>21</sup> Ces derniers ne semblent pas très nombreux: le *Montreal Herald* — qui de tous les journaux montréalais suit de plus près cette activité — ne fait état que de trois constructeurs, soit MM. Johnson, Campbell et Young et d'un chantier, le *Munn's Wharf*. C'est d'ailleurs à ce dernier endroit que se fait l'installation des chaudières et de la machine à vapeur sur les navires. On y toue des navires construits dans d'autres chantiers montréalais, voire québécois. Nous ne disposons que de bien faibles indications sur la taille des navires. Si nous savons que le *Rifleman* lancé à l'automne de 1825 aux chantiers de M. Young, jauge 400 tonnes et que le *Lady Rowena*, mis à flot aux chantiers de Campbell au printemps de 1825 jauge 328 tonnes, nous ignorons tout des autres navires. Certains de ces navires sont construits pour le marché impérial: ils prennent alors une cargaison à Montréal qu'ils complètent à Québec; une fois en Angleterre, cargaison et bateau sont vendus; c'est le cas du *Lady Rowena* qui quitte Montréal le 9 mars 1825 à destination de Londres.<sup>22</sup> Nous avons donc ici un type de fabrication dont l'activité dépasse les limites de la ville et de sa région.

Le travail du bois emploie 276 personnes (3.2% de la population active). Les tonneliers (135) et leurs apprentis (22) y sont les plus nombreux. Leur grand nombre s'explique par l'usage universel des tonneaux pour transporter la plupart des denrées, qu'il s'agisse de clous, de lard, ou de potasse. Cette présence significative de tonneliers doit donc être mise en rapport avec l'importance du commerce montréalais. Une cinquantaine d'artisans et apprentis sont en outre spécialisés dans la fabrication de meubles. Quant aux 56 scieurs de long, ils pouvaient en réalité travailler pour les chantiers navals tout autant que pour la construction domiciliaire.

<sup>20</sup> Cité par R. Blanchard, *L'Est du Canada français* (Montréal/Paris, Beauchesne/Masson, 1935), II: 204.

<sup>21</sup> *Montreal Herald*, 26 novembre 1825, 2.

<sup>22</sup> *Ibid.*, 11 mars 1825, 2.

Outre ces groupes principaux plusieurs autres artisans s'adonnent à la fabrication. Parmi les plus nombreux signalons les imprimeurs (31), les horlogers (24), les orfèvres (18) et les chandeliers et savonniers (23). Nous sommes en présence ici d'un groupe varié tant par sa production que ses techniques ou ses marchés. Ces artisans travaillent pour un marché local et régional; à titre d'exemple on retrouve les produits des horlogers montréalais un peu partout dans la région.

### 3. *Les autres secteurs*

Commerce et fabrication sont certes les deux secteurs clés de l'économie montréalaise. Mais il y a quelques autres secteurs qui méritent d'être soulignés et surtout des groupes dont les effectifs ne peuvent être classés parmi les secteurs d'activité économique, faute d'information suffisante.

La construction (10.3%) a des effectifs (892 personnes) comparables à ceux du commerce. Trois grands métiers y dominent: ceux des charpentiers (213), des menuisiers (245) et des maçons (249). Aux travailleurs spécialisés il faudrait ajouter les manœuvres employés sur les chantiers. La production de ce secteur vise essentiellement à répondre à la demande locale.

Le secteur des services avec 5% des effectifs rassemble un grand nombre de professions dont la plupart répondent aux besoins locaux. Les 176 personnes travaillant dans le domaine de l'hôtellerie et de la restauration peuvent toutefois rendre compte du rôle de Montréal comme centre de commerce et de transit, comme étape sur le trajet des voyageurs. La plupart des professions de ce groupe ont des effectifs fort restreints.

Appendice aux services, la fonction publique (71 personnes), peu nombreuse, rassemble des officiers, inspecteurs, commis, gardiens et autres fonctionnaires. Souvent le service n'est assuré que par une personne. C'est le cas du geôlier, du garde-magasin du roi, du crieur public, de l'inspecteur des cheminées, etc. L'ensemble reste très hétéroclite et témoigne du fait que la fonction gouvernementale est vraiment localisée à Québec.

L'agriculture (152) constitue un secteur mineur quant au nombre — ce qui est normal en milieu urbain — mais sa présence nous rappelle que le territoire officiel de la ville n'est pas encore entièrement occupé et que ses marges agricoles laissent place à l'expansion future. La présence des 84 jardiniers ne saurait surprendre puis-

que les sources d'époque signalent l'existence de nombreux jardins et vergers dans le périmètre urbain.

Au sein des professions libérales (173), les trois professions traditionnelles d'avocat, de notaire et de médecin, comptent ensemble 100 membres, ce qui n'est pas très considérable. Toutefois la relève s'annonce forte puisqu'on y trouve 33 étudiants dont les deux tiers chez les avocats.

Les 93 religieuses assurent une présence féminine massive (83.8%) au sein du clergé catholique. Quant aux 17 prêtres, ils sont, malgré leurs effectifs modestes, proportionnellement plus nombreux (1 pour 900 fidèles) que dans le reste du Bas-Canada. De leur côté, les 10 ministres ont, en moyenne, charge de 724 personnes. Dans ce dernier cas, il existe probablement des variations d'une confession à l'autre.

Mais au-delà des secteurs particuliers, ce qui frappe au premier coup d'œil, c'est la masse des travailleurs sans qualifications. En effet les 1,935 domestiques et les 1,575 journaliers représentent 40.6% de la population active. Ce pourcentage élevé s'explique par la forte participation féminine (53%) au sein de ce groupe: les deux tiers chez les domestiques et 38% chez les journaliers. La distinction entre les deux appellations principales n'est pas toujours claire chez Viger lui-même qui, dans les versions préliminaires de son recensement, avait en outre utilisé d'autres vocables, comme serviteur et engagé, pour finalement les ramener à deux. Il n'est pas rare le cas de «l'homme à tout faire» agissant à la fois comme journalier dans l'atelier ou le magasin de son patron et comme domestique à la résidence de celui-ci. Cependant tous les journaliers ne sont pas domestiques. Bon nombre d'entre eux sont employés comme manœuvres dans la construction ou dans le transport, en particulier dans le port et le long du canal Lachine. Ainsi les vocables «journaliers» et «domestiques» recouvrent des réalités diverses mais renvoient à une commune absence de qualifications. Ce groupe est sans doute particulièrement sujet au chômage saisonnier qui frappe l'économie montréalaise. Il forme la base d'un vaste prolétariat dont il sera intéressant de suivre la trace par la suite. C'est un phénomène bien connu que l'industrialisation s'est accompagnée d'une baisse radicale de l'importance des domestiques au sein de la population active. Quant aux journaliers, ils demeureront longtemps nombreux, même après l'apparition de l'industrie moderne.

Enfin, Jacques Viger a recensé 266 rentiers. On peut discuter de la pertinence de leur inclusion dans la population active mais, en l'absence d'informations plus précises à leur sujet, nous avons choisi de les retenir.

## B — DEUX ASPECTS PARTICULIERS DU MONDE DU TRAVAIL

Au-delà de cette répartition des professions, nous voulons souligner deux aspects particuliers qui recouvrent plusieurs secteurs de l'économie: le travail féminin et l'apprentissage.

### 1. *Le travail féminin*

La participation des femmes au marché du travail est certainement un aspect très mal connu de la société pré-industrielle à Montréal. Dans un article récent, Suzanne Cross<sup>23</sup> a examiné cette question pour la seconde moitié du siècle, mais il n'existe pas d'étude semblable pour la période antérieure.

Contrairement à la situation qui prévaut après 1850, Montréal n'a pas en 1825 un excédent de population féminine. Les deux sexes y sont presque à égalité, les femmes représentant 49.7% de la population totale. Il y a des différences d'une partie de la ville à l'autre (Tableau II).

---

TABLEAU II

*Pourcentage des femmes dans la population totale*

VILLE DE MONTRÉAL -1825

Faubourg Québec ou Sainte-Marie	47.8
Faubourg Saint-Louis	52.9
Faubourg Saint-Laurent	51.8
Faubourg Saint-Antoine	56.4
Faubourg Saint-Joseph	50.3
Faubourg Sainte-Anne	43.2
Pointe-à-Callière	52.9
La vieille Ville	47.9
<i>Total de la Ville</i>	<u>49.7</u>

SOURCE: Jacques Viger, *Tablettes statistiques*.

---

<sup>23</sup> D. Suzanne Cross, « The englected majority: The changing role of women in 19th Century Montreal », *Histoire sociale/Social History*, VI, 12 (nov. 1973): 202-223.

Si les faubourgs Saint-Antoine et Sainte-Anne présentent des écarts plus prononcés, les autres parties sont groupées de façon assez homogène autour de la moyenne. Dans sa compilation générale des professions Jacques Viger n'a présenté la répartition des effectifs selon le sexe que dans trois cas: 1,277 des 1,935 domestiques, 597 des 1,575 journaliers et 31 des 71 instituteurs sont des femmes. On peut y ajouter les effectifs des professions dont l'orthographe indique l'usage du genre féminin: gouvernante, laveuse, ménagère, sage-femme, couturière, modiste et religieuse. Au total, cela fait 2,211 personnes. En outre, un autre document, le brouillon du recensement de Viger, quoique incomplet, permet d'identifier certaines professions où des femmes sont présentes bien que minoritaires: forgeron, carrossier, jardinier, aubergiste, faiseur de corsets, tisserand, marchand, rentier, mercier, cultivateur, garde-malade.

Dans son *Livre de dépouillement*, Viger avait tenu compte de la prostitution, mais il avait éliminé toute mention à ce sujet dans la version finale de son recensement. Dans la première source Viger avait utilisé trois appellations qu'il associait dans ses compilations. C'est ainsi qu'il avait pu relever dans l'ensemble de la ville: 20 maquereilles, 111 filles publiques et 12 concubines. On peut mettre en question le bien-fondé d'inclure les concubines, mais les 131 autres femmes reliées à la prostitution représentent environ 6% des femmes ayant une profession déclarée. La présence d'une garnison à proximité et le rôle de Montréal comme port et centre de transit expliquent l'importance de la prostitution.

Il n'est pas possible d'établir un chiffre précis, mais l'effectif total des femmes ayant une profession déclarée se situe vraisemblablement entre 2,250 et 2,300; et une centaine de plus, si on y ajoute le secteur de la prostitution. Ceci signifie qu'au moins 20% des Montréalaises ont une profession et qu'elles forment environ 26 à 27% de la population active. C'est là un pourcentage plus élevé que celui qu'on trouve à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La situation s'explique en partie par l'importance des domestiques. En effet, dans la société pré-industrielle, particulièrement dans les villes, les jeunes filles étaient placées comme servantes pendant la période précédant leur mariage. À Montréal, en 1825, la main-d'œuvre féminine est composée à 56% de domestiques et à 26% de journaliers.

Les compilations globales faites par Viger ne permettent guère de pousser plus loin l'étude statistique du travail féminin. C'est ainsi qu'il n'est pas possible de connaître la structure d'âge de ces travailleuses, ni d'évaluer la part des femmes mariées parmi celles-ci.

Pour pousser plus loin, il faudrait effectuer des recherches intensives, dans d'autres sources, particulièrement les archives judiciaires.

## 2. *L'apprentissage*

Selon les données de Viger, le nombre des apprentis n'est pas très considérable. Toutefois, le phénomène de l'apprentissage attire l'attention parce qu'il représente d'une certaine façon une survivance d'un siècle antérieur, dans cette troisième décennie du XIX<sup>e</sup> siècle. Pentland<sup>24</sup> a évoqué les rapports de dépendance et de loyauté mutuels qui liaient le maître et l'apprenti. Mais, comme l'ont montré les travaux de Thierry Ruddell et de Jean-Pierre Hardy, ces rapports jouaient au profit du maître. Le statut de l'apprenti, tout en étant d'une autre nature que celui de l'employé à l'intérieur d'un véritable marché capitaliste du travail, impliquait pour le maître la protection de l'appareil légal et judiciaire. Les règlements de police de Montréal, publiés en 1821, stipulaient que :

Tout apprentif, de quelque métier ou art mécanique que ce soit engagé par convention ou écrit, et tout serviteur engagé par convention verbale devant témoins, qui laissera son service ou ses devoirs, ou qui, de jour ou de nuit, s'absentera sans permission du dit service, ou du lieu où résideront les personnes qui l'emploieront; ou qui refusera ou négligera de remplir ses justes devoirs, ou d'obéir aux ordres légitimes qui lui seront donnés par ses maîtres; ou qui se rendra coupable d'aucune faute ou mauvaise conduite dans le service de ses maîtres, pourra être et sera sur la plainte et la preuve qui en auront été dûment faites devant les dits Juges de Paix, condamné à l'amende et aux peines infligées par le susdit Statut de la 57<sup>e</sup>, George 3, chap. 16.<sup>25</sup>

De fait, les journaux montréalais de l'époque contiennent quantité d'avis publics dans lesquels les maîtres dénoncent les apprentis qui les ont quittés malgré leurs obligations. Ces avis invitent les lecteurs à aider le maître à retrouver la trace de l'apprenti qui a repris sa liberté, de manière à ce que celui-ci puisse être poursuivi devant les Juges de paix.

On trouve essentiellement les apprentis dans deux secteurs de l'activité économique: celui de la fabrication et celui de la construc-

---

<sup>24</sup> H.C. Pentland, «The development of a capitalistic labour market in Canada», *Canadian Historical Review*, XXV, 4 (nov. 1959): 450-461.

<sup>25</sup> *Règles et règlements de Police pour la Cité et les Faubourgs de Montréal* (Montréal, James Brown, 1821), 44-46.

tion (Tableau III). Ils forment 10.6% des effectifs dans l'ensemble du secteur de la fabrication et les pourcentages propres à chaque sous-secteur ne s'écartent pas de façon significative de ce pourcentage global. Deux des trois métiers du cuir emploient un pourcentage relativement élevé d'apprentis: 15% des 328 cordonniers et 19.5% des 41 selliers sont des apprentis. Mais Viger n'indique aucun apprenti chez les 35 tanneurs de la ville. Par contre, dans la partie rurale de la paroisse, on retrouve 32 apprentis pour 95 tanneurs. Dans le domaine du vêtement les apprentis représentent 27% des modistes et 11% des tailleurs. Leur présence est aussi à remarquer chez les boulangers (14%), les forgerons (12.2%) et les tonneliers (14%).

TABLEAU III

*Les apprentis par secteur d'activité économique*

VILLE DE MONTRÉAL — 1825

	<i>apprentis</i>	<i>artisans (maîtres ou compagnons)</i>
SECTEUR DE LA FABRICATION		
a) <i>Fabrication alimentaire</i>		
Boucher	7	88
Boulangier	16	98
Confiseur	2	6
<i>Total</i>	<u>25</u>	<u>192</u>
b) <i>Fabrication, métaux</i>		
Brossier	2	2
Coutelier	2	1
Ferblantier	7	30
Fondeur	2	5
Forgeron	18	130
Forgeron machiniste	2	9
<i>Total</i>	<u>33</u>	<u>277</u>
c) <i>Fabrication, matériel de transport</i>		
Carrossier	5	19
Charron	3	17
<i>Total</i>	<u>8</u>	<u>36</u>
d) <i>Fabrication, vêtement</i>		
Modiste	13	35
Pelletier	1	17
Tailleur	17	137
<i>Total</i>	<u>31</u>	<u>189</u>

e) <i>Fabrication, cuir</i>		
Cordonnier	49	279
Sellier	8	33
<i>Total</i>	<u>57</u>	<u>312</u>
f) <i>Fabrication, bois</i>		
Fabricant de chaînes	2	4
Tapissier-ébéniste (meublier)	5	43
Tonnelier	22	135
Tourneur	1	7
<i>Total</i>	<u>30</u>	<u>189</u>
g) <i>Fabrications diverses</i>		
Bijoutier	1	3
Doreur miroitier	2	2
Fabricant de tapis de toile peinte	1	1
Imprimeur	3	31
Libraire-relieur	4	3
Tabaconiste	2	13
<i>Total</i>	<u>13</u>	<u>53</u>
TOTAL DU SECTEUR	<u>197</u>	<u>1248</u>
SECTEUR DE LA CONSTRUCTION		
Charpentier	7	213
Maçon	3	249
Maçon-briques	4	10
Menuisier	14	245
Peintureur	5	43
Peintureur et vitrier	1	7
<i>Total</i>	<u>34</u>	<u>767</u>
SECTEUR DES SERVICES		
<i>Restauration et hôtellerie</i>		
Restaurateur	2	4
<i>Divers</i>		
Coiffeur	2	5
TOTAL DU SECTEUR	<u>4</u>	<u>9</u>

SOURCE : *Dénombrement du comté de Montréal fait en 1825...*

Pour ce qui est du secteur de la construction, il groupe 34 des 235 apprentis. On trouve proportionnellement trois fois moins d'apprentis dans ce secteur que dans celui de la fabrication. Il n'y a que 7 apprentis pour 213 charpentiers, 14 pour 245 menuisiers et 3 pour 249 maçons.

Les apprentis représentent 10.4% du total des effectifs des métiers dans lesquels ils œuvrent. Si on se penche sur leur répartition

spatiale, on peut retenir que les écarts considérables à ce pourcentage moyen se limitent à la vieille ville, dans laquelle les apprentis atteignent 18.8% et au quartier Saint-Antoine, où ceux-ci ne correspondent qu'à un maigre 2% du total des gens des métiers soumis à l'apprentissage.

Les 235 apprentis ne représentent que 2.7% des effectifs globaux des professions en 1825. Au total on est porté à conclure à l'importance assez limitée de l'apprentissage à Montréal dans la décennie de 1820. Toutefois il y a des raisons qui pourraient incliner à penser que les chiffres de Viger sur les apprentis sont peut-être inférieurs à la réalité: par exemple, on sait, par les archives judiciaires, qu'il y avait des apprentis chez les charpentiers de navire du quartier Sainte-Marie et le document de Viger est muet là-dessus; d'autre part l'examen exhaustif des types d'actes d'un notaire montréalais (C. de Lorimier) pour la période 1829-1837 montre bon nombre de contrats d'apprentissage. Peut-être y avait-il des apprentis sans contrat, que Viger n'aurait pas indiqués comme apprentis. Ces derniers, échappant à la fiscalité municipale (droit de corvée), le recenseur Jacques Viger, qui était aussi fonctionnaire municipal, aurait-il d'une certaine façon, eu tendance à restreindre leur nombre? Malgré ces réserves, l'apprentissage apparaît nettement en régression en 1825.

### C — LA RÉPARTITION SPATIALE

Avant d'aborder l'étude de la répartition spatiale des professions, nous devons poser deux problèmes. L'espace urbain n'est pas homogène; il n'est jamais une donnée indéterminée, mais bien le produit d'une évolution historique ou de contraintes topographiques, sur lequel ont agi des facteurs d'ordre sociologique ou économique. À titre d'exemple, le flanc du Mont-Royal a dû sa fonction résidentielle bourgeoise au choix qu'en a fait un groupe social déterminé, facilité sans doute par l'utilisation préalable de ce territoire à des fins agricoles particulières (vergers, etc.). Les mécanismes de la différenciation spatiale sont relativement complexes et nous n'entendons pas en présenter l'analyse ici. Toutefois, en 1825, le territoire de la ville de Montréal est différencié; trois grandes zones se dégagent. On trouve, au centre, l'ancienne ville fortifiée, la vieille ville, autour de laquelle s'organisent les faubourgs qui forment la deuxième zone; à la périphérie de ceux-ci, s'étendent les marges agricoles encore en culture. Nous allons nous attacher à ce qui nous paraît

l'élément essentiel de cette différenciation, c'est-à-dire la distinction vieille ville-faubourg.<sup>26</sup> La question de l'espace ainsi posée, il en reste une autre que nous ne pouvons facilement éluder, et qui, par ses implications, peut fausser ou modifier les résultats: il s'agit de la façon dont le recensement a été fait. Nous nous proposons en effet d'étudier la répartition des professions que nous avons préalablement regroupée en treize secteurs économiques. Or, le recensement donne les professions des individus à leur lieu de résidence et non de travail, ce qui accroît le danger de confusion, même si nous savons par ailleurs qu'il y a recoupement pour certaines professions.

TABLEAU IV

*Répartition des professions entre la vieille ville et les faubourgs*

		Vieille ville	Faubourgs
1. Commerce		60.6	39.4
2. Transport		12.4	87.6
3. Fabrication		26.2	73.8
alimentation	9.6		90.4
métaux	27.4		72.6
matériel de transport	10.8		89.2
vêtement	36.7		63.3
cuir	26.		74.
bois	23.6		76.4
divers	42.7		57.3
4. Construction		10	90
5. Professions libérales		63	37
6. Clergé		73	27
7. Services		45.2	54.8
Enseignement	45.7		54.3
Restauration et hôtellerie	56.2		43.8
Arts et spectacles	10.8		89.2
Divers	40.1		59.9
8. Fonction publique		28.2	71.8
9. Agriculture		16.4	83.6
10. Journaliers		12.8	87.2
11. Domestiques		47.8	52.2
12. Rentiers		33.5	66.5
13. Divers		33.3	66.7

SOURCE: *Dénombrement du comité de Montréal fait en 1825...*

<sup>26</sup> Voir P.-A. Linteau et J.-C. Robert, «Les divisions territoriales à Montréal au 19<sup>e</sup> siècle», GRSM, *Rapport 1972-1973*, 32p.; P.-A. Linteau et J.-C. Robert, «Propriété foncière et société à Montréal: une hypothèse», RHAF, 28, 1 (juin 1974): 45-65.

La répartition globale des professions entre la vieille ville et les faubourgs se distingue de celle de la population et des chefs de famille. Le poids démographique respectif de la vieille ville et des faubourgs est de 23.8% pour la première et de 76.2% pour les seconds, tandis que les effectifs des professions se regroupent dans la vieille ville à 32.3%, ne laissant aux faubourgs que 67.7%. Par contre la distribution des chefs de famille se rapproche davantage de celle de la population: 19.9% pour la vieille ville et 80.1% pour les faubourgs. Cette situation provient sans doute de la présence dans la vieille ville d'une plus forte proportion de célibataires n'exerçant une profession que dans les faubourgs. Un coup d'œil à la répartition des célibataires, connue grâce aux *Tablettes statistiques* de Jacques Viger,<sup>27</sup> confirme cette impression: l'ensemble de la ville a une proportion moyenne de célibataires<sup>28</sup> qui se situe à 47% tandis que la vieille ville et la Pointe-à-Callière ont une moyenne de célibataires qui culmine à 62% et 59% respectivement. Évidemment il faut tenir compte des religieuses qui sont concentrées dans ces deux parties, mais la correction des deux moyennes ne les ramène qu'à 62% et 57%, ce qui démontre l'importance des célibataires demeurant dans la ville et exerçant une profession. Il s'agit sans doute de l'effet de l'immigration.

Le tableau IV résume la répartition spatiale des professions. En tenant compte de la proportion relative des professions entre la vieille ville et les faubourgs (32.3% dans la vieille ville et 67.7% dans les faubourgs), nous arrivons à cerner les dominances relatives en terme de sur-représentation.

La vieille ville domine nettement dans cinq secteurs sur treize. Ces secteurs sont le clergé, les professions libérales, le commerce, les domestiques et les services. La domination est plus forte dans les trois premiers qui sont par ailleurs liés directement à des fonctions urbaines d'organisation et de direction. Nous notons de plus un phénomène intéressant; la vieille ville ne domine pas dans l'ensemble de la fabrication, sauf dans deux sous-secteurs: le vêtement et les divers. Le premier cas s'explique par la concentration dans

---

<sup>27</sup> «Tablettes statistiques du comté de Montréal, 1825», Archives du Séminaire de Québec, Fonds Viger-Verreault 017, et J.-P. Bernard, P.-A. Linteau et J.-C. Robert, «Les Tablettes statistiques de Jacques Viger (1825)», Groupe de recherche sur la société montréalaise au 19<sup>e</sup> siècle, *Rapport 1972-1973* (Montréal, U.Q.A.M., 1973), 42 p.

<sup>28</sup> Calculée sur la population nubile telle que compilée par J. Viger dans sa Tablette numéro 3.

la vieille ville des modistes, des tailleurs et des pelletiers. Quant au second, il s'agit de fabrication de produits rares exigeant une haute technicité. Dans les deux cas d'ailleurs, ces fabrications occupent un faible volume et ne nécessitent pas d'installation particulière.

L'image des secteurs dominants dans les faubourgs est symétriquement inversée. Ces derniers, au nombre de six, sont en ordre décroissant: la construction, le transport, les journaliers, l'agriculture, la fabrication et la fonction publique. Les deux seuls cas qui appellent quelques remarques sont l'agriculture et la fonction publique. À propos du premier, notons que les agriculteurs qui occupent la zone agricole du territoire de la ville sont recensés comme habitant les faubourgs. Quant à la fonction publique, il faut préciser qu'elle est peu importante à Montréal et qu'elle est surtout constituée de petits emplois: commis, gardiens, inspecteurs, etc.

En conclusion, nous constatons que la répartition des professions entre la vieille ville et les faubourgs se fait selon la qualification; si l'on excepte le cas des domestiques, ce sont les professions les plus qualifiées qui tendent à se concentrer dans la vieille ville, tandis que les faubourgs abritent les professions les moins qualifiées jusqu'au niveau de la main-d'œuvre non-qualifiée, le journalier. Il ne faudrait pas cependant exagérer les différences entre vieille ville et faubourgs; il n'y a pas dichotomie totale; d'après les pourcentages de répartition, on retrouve des représentants de chaque secteur dans toute la ville. Toutefois, il faudrait voir dans ce cas comment se fait la différenciation à l'intérieur des faubourgs; certains indices nous portent à croire qu'elle se ferait entre les rues principales et les rues secondaires.

## CONCLUSION

Cette étude descriptive a permis de mieux connaître la répartition professionnelle de la population active et de faire le lien avec la structure économique.

En 1825, Montréal est manifestement une ville de boutiques et d'échoppes. Le nombre élevé de marchands et d'artisans par rapport à la population totale est l'indice d'un morcellement de l'activité économique entre les mains d'un grand nombre d'agents. En braquant son attention sur les magnats de la fourrure, puis sur les grands marchands du commerce international, l'historiographie a eu tendance à laisser dans l'ombre cette autre facette de la réalité.

Le secteur de la fabrication nous est apparu très important, du moins par ses effectifs. En ce premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, Montréal produit une gamme très variée de biens. Mais il s'agit surtout de biens de consommation destinés au marché local ou régional. Comment cette fabrication peut-elle progresser dans une économie coloniale? Comment participe-t-elle à la pénétration métropolitaine de Montréal dans la plaine environnante et dans le Haut-Canada? Voilà des questions qui n'ont pas encore de réponse.

L'examen du recensement de Viger a permis de mettre en lumière la masse des journaliers et des domestiques ainsi que la place du travail féminin. Ce sont là aussi des éléments très importants de la structure professionnelle de Montréal.

Ville de petits commerçants, d'artisans, de journaliers et de domestiques, et dominée par une bourgeoisie marchande, Montréal correspond au type de la cité pré-industrielle ou, plus précisément, de la ville mercantile.

Cependant, cette société n'est pas figée dans ses structures anciennes. Certains éléments témoignent de changements structurels en gestation. Le trafic des fourrures a cédé la place à un commerce d'import-export plus diversifié. Ce secteur même stimule une fabrication complémentaire, produisant, à meilleur compte et sur place, certains produits importés auparavant. Le système d'apprentissage est en déclin et des manufactures ont fait leur apparition ici et là.

Sur ce point et sur beaucoup d'autres, il faudra dépasser l'analyse en coupe instantanée pour intégrer celle-ci à une étude portant sur les facteurs et les rythmes de l'évolution à long terme.

\* \*  
\*

## ANNEXE

**RÉPARTITION DES PROFESSIONS PAR SECTEURS  
D'ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE  
VILLE DE MONTRÉAL — 1825**

**1. COMMERCE**

	<i>N</i>	<i>%</i>
Agent d'assurances (feu)	4	—
Armurier	5	0.1
Caissier de banque	1	—
Coïporteur	42	0.5
Commis	384	4.4
Encanteur	11	0.1
Épicier	116	1.3
Libraire	1	—
Marchand	34	0.4
Marchand chapelier	5	0.1
Marchand de blé	4	—
Marchand de bois	11	0.1
Marchand de bois de chauffage	2	—
Marchand de couleurs	1	—
Marchand clincailler	14	0.2
Marchand de cuir	2	—
Marchand en détail	136	1.6
Vendeur de lait	1	—
Marchand en gros	29	0.3
Marchand faïencier	4	—
Mercier	48	0.6
Oiseleur	1	—
Papetier	1	—
Vendeur d'eau	3	—
<i>Total</i>	<u>860</u>	<u>9.9</u>

**2. TRANSPORT**

Batelier-traversier	2	—
Charretier	201	2.3
Matelot	1	—
Navigateur	31	0.4

Pilote	3	—
Voyageur	60	0.7
<i>Total</i>	<u>298</u>	<u>3.4</u>

### 3. FABRICATION

#### a) *Fabrication alimentaire*

Boucher	88	1.0
Boucher (apprenti)	7	0.1
Boulangier	98	1.1
Boulangier (apprenti)	16	0.2
Brasseur de grosse bière	13	0.2
Brasseur de petite bière	2	—
Charcutier	3	—
Confiseur	6	0.1
Confiseur (apprenti)	2	—
Distillateur	3	—
Meunier	5	0.1
Patissier	8	0.1
<i>Total</i>	<u>251</u>	<u>2.9</u>

#### b) *Fabrication, métaux*

Brossier	2	—
Brossier (apprenti)	2	—
Cloutier	18	0.2
Coutelier	1	—
Coutelier (apprenti)	2	—
Faiseur de montures d'outil	1	—
Ferblantier	30	0.3
Ferblantier (apprenti)	7	0.1
Fondeur	5	0.1
Fondeur (apprenti)	2	—
Chaudronnier	3	—
Forgeron	130	1.5
Forgeron (apprenti)	18	0.2
Forgeron machiniste	9	0.1
Forgeron machiniste (apprenti)	2	—
Maréchal	5	0.1
Mécanicien et doreur sur métaux	1	—
Plombier et pompier	3	—
Tourneur en métaux	1	—
<i>Total</i>	<u>242</u>	<u>2.8</u>

#### c) *Fabrication, matériel de transport*

Calfat	3	—
Carossier	19	0.2

Carossier (apprenti)	5	0.1
Charpentier de navire	87	1.0
Charron	17	0.2
Charron (apprenti)	3	—
Constructeur de bateaux	2	—
Constructeur de navires	2	—
Voilier	1	—
<i>Total</i>	<u>139</u>	<u>1.6</u>
d) <i>Fabrication, vêtement</i>		
Chapelier	26	0.3
Couturière	104	1.2
Faiseur de corsets	2	—
Gantier	1	—
Fabricant de ceintures de laine	4	—
Fabricant de coton	1	—
Modiste	35	0.4
Modiste (apprenti)	13	0.2
Pelletier	17	0.2
Pelletier (apprenti)	1	—
Tailleur	137	1.6
Tailleur (apprenti)	17	0.2
Tisserand	15	0.2
<i>Total</i>	<u>373</u>	<u>4.3</u>
e) <i>Fabrication, cuir</i>		
Cordonnier	279	3.2
Cordonnier (apprenti)	49	0.6
Sellier	33	0.4
Sellier (apprenti)	8	0.1
Tanneur	35	0.4
<i>Total</i>	<u>404</u>	<u>4.7</u>
f) <i>Fabrication, bois</i>		
Fabricant de chaises	4	—
Fabricant de chaises (apprenti)	2	—
Tapissier-ébéniste (meublier)	43	0.5
Tapissier-ébéniste (meublier) (apprenti)	5	0.1
Scieur de long	56	0.6
Tonnellier	135	1.6
Tonnellier (apprenti)	22	0.3
Tourneur en bois	7	0.1
Tourneur en bois (apprenti)	1	—
<i>Total</i>	<u>275</u>	<u>3.2</u>

g) *Fabrications diverses*

Artificier	1	—
Amidonnier	1	—
Bijoutier	3	—
Bijoutier (apprenti)	1	—
Cardier	2	—
Chandellier et savonnier	23	0.3
Chaufournier	2	—
Cordier	5	0.1
Doreur miroitier	2	—
Doreur miroitier (apprenti)	2	—
Doreur en détrempe (mécanicien-argenteur)	1	—
Doreur sur métaux et orfèvre	1	—
Fabricant de colle forte et huile de pied de bœuf	1	—
Fabricant d'huile de lin et mastic	2	—
Fabricant de potasse	5	0.1
Fabricant de peignes de corne	2	—
Fabricant de tapis de toile peinte	1	—
Fabricant de tapis de toile peinte (apprenti)	1	—
Facteur d'instruments de musique	1	—
Facteur d'orgues	3	—
Faiseur de cages d'oiseaux	2	—
Faiseur de balai	6	0.1
Faiseur de parasol	1	—
Filassier	1	—
Graveur sur métaux	1	—
Horloger	24	0.3
Imprimeur	31	0.4
Imprimeur (apprenti)	3	—
Lapidaire	1	—
Libraire-relieur	3	—
Libraire-relieur (apprenti)	4	—
Mouleur de statues de plâtre	1	—
Orfèvre	18	0.2
Parfumeur	1	—
Relieur	3	—
Tabaconiste	13	0.2
Tabaconiste (apprenti)	2	—
Vannier	4	—
<i>Total</i>	<u>179</u>	<u>2.1</u>
<b>TOTAL FABRICATION</b>	<u>1863</u>	<u>21.5</u>

## 4. CONSTRUCTION

Briqueteur	11	0.1
Carrier	7	0.1
Charpentier	213	2.5
Charpentier (apprenti)	7	0.1

Charpentier de moulins	6	0.1
Corroyeur	1	—
Couvreur en bardeaux	15	0.2
Couvreur en fer blanc	4	—
Maçon	249	2.9
Maçon (apprenti)	3	—
Maçon-briques	10	0.1
Maçon-briques (apprenti)	4	—
Marbrier	2	—
Menuisier	245	2.8
Menuisier (apprenti)	14	0.2
Paveur	2	—
Peintureur	43	0.5
Peintureur (apprenti)	5	0.1
Plâtrier (enduseur)	23	0.3
Plombier-vitrier	2	—
Tailleur de pierre	14	0.2
Tapissier	3	—
Vitrier	1	—
Peintureur et vitrier	7	0.1
Peintureur et vitrier (apprenti)	1	—
<i>Total</i>	<u>892</u>	<u>10.3</u>

#### 5. PROFESSIONS LIBÉRALES

Apothicaire	9	0.1
Architecte	1	—
Arpenteur	3	—
Avocat	55	0.6
(Étudiant en droit)	20	0.2
Dentiste	1	—
Médecin	27	0.3
(Étudiant en médecine)	10	0.1
Homme de lettres	1	—
Huissier	24	0.3
Ingénieur civil	1	—
Notaire	18	0.2
Notaire (clerc de)	3	—
<i>Total</i>	<u>173</u>	<u>2.0</u>

#### 6. CLERGÉ

Évêque	1	—
Ministre	10	0.1
Prêtre	17	0.2
Récollet	1	—
Religieuse	93	1.1
<i>Total</i>	<u>122</u>	<u>1.4</u>

## 7. SERVICES

a) *Enseignement*

Maître d'arme	1	—
Maître de danse	3	—
Maître de dessin	1	—
Instituteurs	71	0.8
Maître d'équitation	1	—
Maître de musique	3	—
Maître de plain-chant	1	—
<i>Total</i>	<u>81</u>	<u>0.9</u>

b) *Restauration et hôtellerie*

Aubergiste	107	1.2
Cuisinier	10	0.1
Hôtelier	14	0.2
Maître de pension (Intendant)	39	0.5
Restaurateur	4	—
Restaurateur (apprenti)	2	—
<i>Total</i>	<u>176</u>	<u>2.0</u>

c) *Arts et spectacles*

Cirque (Gens du)	10	0.1
Comédien	6	0.1
Danseur de corde	7	0.1
Musicien	11	0.1
Peintre	3	—
<i>Total</i>	<u>37</u>	<u>0.4</u>

d) *Divers*

Barbier	6	0.1
Bedeau	3	—
Coiffeur	5	0.1
Coiffeur (apprenti)	2	—
Dégraisseur	1	—
Écriturier	4	—
Écrivain public	4	—
Emballeur	2	—
Facteur	1	—
Gagne-petit*	1	—
Gardien d'hospitaux et édifices publics	11	0.1
Garde-malade	9	0.1
Gouvernante	2	—
Lavandière (laveuse)	41	0.5
Affileur de scies	1	—
Maître d'hôtel	3	—

Ménagère	16	0.2
Palefrenier	9	0.1
Ramoneur	2	—
Sage femme	2	—
Scieur de bois de chauffage	7	0.1
Teinturier	5	0.1
<i>Total</i>	<u>137</u>	<u>1.6</u>
<b>GRAND TOTAL (SERVICES)</b>	<u>431</u>	<u>5.0</u>

#### 8. FONCTION PUBLIQUE

Clerc des marchés	1	—
Commis (Officier du commissariat)	9	0.1
Connetable	4	—
Crieur public	1	—
Département des casernes	1	—
Département des ingénieurs	2	—
Département des sauvages (Office du)	4	—
Département de la marine	1	—
Douanes (officier de)	2	—
Garde - magasin du Roi	1	—
Gardien d'écluses	3	—
Geolier	1	—
Greffier de la paix	1	—
Guet (officiers et hommes du)	4	—
Inspecteur de bœuf et lard	4	—
Inspecteur des cheminées	1	—
Inspecteur des chemins	1	—
Inspecteur de farine	2	—
Inspecteur des poids et mesures	1	—
Inspecteur de potasse et perlasse	6	0.1
Juge	3	—
Maître de poste	1	—
Officier à demi-solde	11	0.1
Officier d'ordonnance	3	—
Protonotaire	2	—
Sheriff	1	—
<i>Total</i>	<u>71</u>	<u>0.8</u>

#### 9. AGRICULTURE

Agriculteur	68	0.8
Jardinier	84	1.0
<i>Total</i>	<u>152</u>	<u>1.8</u>

#### 10. JOURNALIERS

Journalier	<u>1575</u>	<u>17.9</u>
------------	-------------	-------------

**11. DOMESTIQUES**

Domestique	<u>1935</u>	<u>22.4</u>
------------	-------------	-------------

**12. RENTIERS**

Rentier, hommes et femmes	<u>266</u>	<u>3.1</u>
---------------------------	------------	------------

**13. DIVERS**

Entrepreneur	5	0.1
Seigneur	8	0.1
Mineur	4	—
Piqueur	<u>1</u>	<u>—</u>
<i>Total</i>	<u><u>18</u></u>	<u><u>0.2</u></u>

Source: *Dénombrement du comté de Montréal fait en 1825....*

---

\*Gagne-petit: «rémouleur, celui qui va par les rues pour aiguiser des couteaux, des ciseaux» (Littré).